

318 G-8

# L'ÉLÈVE

DE

## LA NATURE, COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE MUSIQUE.

*Représentée au Théâtre des Grands-Danseurs  
du Roi, au mois de Février 1781.*

Par M. MAYEUR.

MUSIQUE de M. R....

---

Si les Dieux commandent dans l'Olympe, il n'est rien  
sur la terre qui ne fléchisse sous le sceptre de la  
Beauté.

*Tiré de la Pièce.*

---

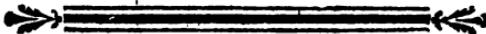
PRIX 24 sols.



A PARIS,

Chez DESAUGES, Libraire de Madame VICTOIRE de  
France, rue Saint-Louis du Palais.

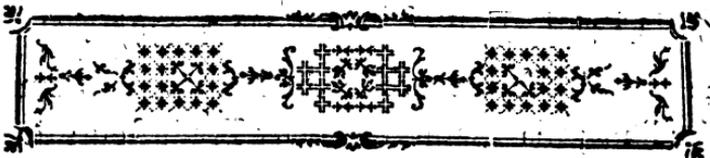
*On en trouve des Exemplaires au Spectacle.*



M. DCC. LXXXI.

*Avec Approbation & Permission.*





## AVERTISSEMENT.

IL n'est personne qui ne connoisse le Roman de l'*Elève de la Nature*, qui m'a fourni la matière de cette petite Comédie (1). Ce sujet a déjà été traité au Théâtre de l'*Ambigu-Comique*, sous le nom du *Sauvage apprivoisé par l'Amour*; mais comme il est permis à tout le monde de puiser dans la même source, & que le Public m'a vû avec des yeux indulgens dans le rôle du *Sauvage apprivoisé* que je remplissois au Théâtre de l'*Ambigu*; j'ai hasardé, quoique transfuge de ce spectacle, de me montrer au Public dans ce même rôle qui parut l'amuser alors.

Rempli du désir de lui plaire, quelques jours m'ont suffi pour composer la Pièce qu'on va lire, dans laquelle j'ai strictement suivi la marche du Roman, ce qui lui donne quelques

---

(1) J'ose penser que lorsque le grave M. de Charnois aura lu cette petite Comédie, il ne dira plus, à la honte du goût du Public, « qu'on ne voit aux *Speâcles des Boulevards*, que des *farces plastes*, jouées par des Baladins sans talent ».

## 6. A V E R T I S S E M E N T.

résemblance avec celle du Théâtre du sieur Audinot; mais, ainsi que deux Traducteurs du même ouvrage doivent nécessairement se rencontrer; il m'étoit impossible d'éviter de ressembler au *Sauvage apprivoisé*. Cependant on n'y retrouvera pas une phrase de l'autre Pièce, quoiqu'il m'eût été permis, comme à M. Baret de Villeancourt ( 1 ), de copier en certains endroits le Dialogue du Roman.

---

( 1 ) *Le Sauvage apprivoisé* est de M. B. de Villeancourt, Professeur de Langue Française. On ne croira jamais que cet Auteur charmant, qui dans l'origine du Spectacle de l'*Ambigu-Comique* fit jouer une pièce intitulée *l'Isle de la Frivolité* ( \* ), aux représentations de laquelle on se porta comme à celles de *la Veuve du Malabar*; & qui depuis donna à ce même Théâtre quatre ou cinq autres pièces qui ne furent point représentées sans succès, se vit obligé d'offrir cette dernière sous l'anonymie, pour qu'elle fût agréée. O reconnaissance ! tu ne feras donc toujours qu'un nom ?

---

( \* ) C'est dans cette pièce que le sieur Talon se fit une si grande réputation dans le rôle d'Abbé qu'il y représentait; qu'on ne parlait plus alors que du *petit Abbé*, comme on ne s'est retenu que de *Jeannot* il y a un an. Le sieur Talon, fait pour jouer par-tout avec succès l'emploi qu'il tient à ce Théâtre-clémentaire qu'on appelle de camarade & d'ami, je lui parle avec sincérité. Si la nature lui a refusé la taille; elle l'a doué en récompense de beaucoup de sensibilité, d'une diction nette & flexible, jointe à beaucoup d'ame: qu'il tîte parti de tous les avantages, qu'il soit toujours lui, il sera sûr de plaire. Car souvent l'imaginant bien faire en imitant d'un modèle qu'on croit parfait, les écarts, qui chez lui sont des beautés ( \* ), il se trouve qu'on n'en a saisi que les défauts.

( \* ) Et il faut encore prendre garde de s'y tromper: car Boileau a fort bien dit: *Souvent un beau désordre est un effet de l'art.*

## AVERTISSEMENT. 7

Mais dans la crainte que les personnes qui n'ont point lu cet ouvrage, ne s'imaginassent que j'avais pillé dans le *Sauvage apprivoisé*, j'ai mieux aimé créer & être inférieur, que de paraître plagiaire.

J'aurais encore bien pû mettre dans la bouche de l'Elève, le mot *beaucoup*, que j'imaginai de dire en jouant le rôle du *Sauvage apprivoisé*, & qui produisit le plus grand effet; mais trop délicat pour ne point vouloir essuyer des reproches ( qui auraient cependant été mal fondés, puisque ce mot m'appartient ) j'ai préféré de le remplacer par un autre, équivalent à la vérité; mais qui à la Scène peut ne pas faire la même sensation. C'est au Public à décider. N'ayant point oublié les bontés dont il m'a honoré dans le rôle du *Sauvage*, au Théâtre de l'*Ambigu*; mon seul but a été de les mériter de nouveau à ce Théâtre-ci dans le même personnage. Si mes espérances sont déçues, je le prie, du moins, de ne point oublier le zèle & le motif qui ont conduit ma plume.

---

## P E R S O N N A G E S .

JOHNSON, père de l'Elève } de la Nature,	M. Lelièvre.
L'ÉLÈVE ( 1 ),	M. Mayeur.
EUPHÉMON,	M. Delor.
ZÉLIE,	Mlle. Forest ( 2 ).
WELDONE, Capitaine de } vaisseau,	M. Talon.
SMIT, Officier,	M. Alphonse.

La Scène se passe dans une Isle déserte.

*Le Théâtre représente à droite de hautes montagnes coupées par des pins & autres arbres sauvages ; dans l'enfoncement est la mer, & sur le même côté est un filet, fabriqué dans de gros arbres, pour prendre des Bêtes fauves. Sur la gauche est une Cabane bâtie en planche, feuilles & branches sèches. Il doit y avoir un miroir attaché à la porte, un banc de bois à côté, quelques touffes de fleurs plantées çà & là, &c.*

Cette barre ——— indique les endroits où il se trouve de la Musique.

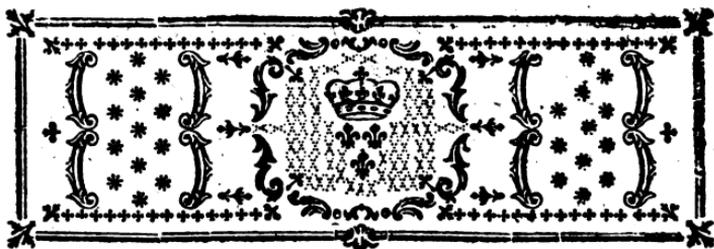
*Les Ballets sont de M. DESPLACES.*

---

( 1 ) Si on desire jouer cette Pièce en société, il faut que l'Acteur qui se chargera de ce rôle, ait l'attention de ne pas le jouer avec la roideur d'un Sauvage, ni avec les manières d'un homme policé ; il doit y mettre le plus grand naturel, & dans chaque situation où il se trouve, témoigner beaucoup d'étonnement, de douceur & de sensibilité.

---

( 2 ) Cette aimable Actrice me permettra de dire ici, malgré sa modestie, ( & la modestie est toujours l'appanage du talent ) que si la représentation de cet Ouvrage obtient quelque succès, je le devrai en partie à son jeu aussi vrai que séduisant.



# L'ÉLÈVE

DE

## LA NATURE.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

JOHNSON, WELDONE, SMIT.

— *Ils entrent tous trois très-doucement, en marquant  
la crainte qu'ils ont d'être aperçus.*

JOHNSON.

**P**RENONS bien garde qu'il ne nous apperçoive !

WELDONE.

Ne craignez rien , il n'est point encore sorti de  
sa cage.

10 L'ÉLÈVE DE LA NATURE

J O H N S O N , *soupirant.*

Cher enfant !

S M I T.

Pourquoi vous chagriner ?

J O H N S O N.

Ai-je bien pu m'y résoudre !

W E L D O N E.

Il falloit remplir vos sermens.

J O H N S O N.

Ah ! mon ami , si ce n'eût point été à une épouse, que j'adore que je les eusses faits, sois certain qu'ils n'auroient jamais été mis à exécution.

S M I T.

Quoi ! c'est votre femme qui a exigé.....

J O H N S O N.

Oui, Smit ; l'amour l'emporte aujourd'hui sur la nature ; j'ai promis à la tendre Moitié qui me fait chérir l'existence , que si le Ciel nous accordait plus de six rejettons de notre heureux hyménée , le septième & les suivans seraient rendus à la nature , pour qu'elle l'élevât elle-même dans son sein. Ce septième est venu , nous l'avons depuis vingt ans dérobé à tous les yeux , en l'enfermant dans une cage de bois

## COMÉDIE. 11

dans laquelle nous introduisimes sa nourriture par un tour pratiqué dans un des coins de cette triste demeure.

S. M I T.

Il n'a donc jamais vu la lumière ?

J O H N S O N.

Quelques trous faits à sa cage lui en communiquait assez pour son utilité. Mais jamais ses regards n'ont pu contempler ce bel astre qui dore ces montagnes.

W E L D O N E.

De quelle douce sensation son ame va être faite au moment où il brillera à ses yeux !

S. M I T.

Quel est votre but en faisant cette épreuve ?

J O H N S O N.

De montrer aux hommes, par son exemple, qu'ils naissent bons, sensibles, vertueux ; que l'éducation la plus parfaite n'est point celle qui leur donne ce qu'on peut appeller des talens & des vertus ; mais celle qui éloigne d'eux les vices de la société, qui les rapproche de la nature, & les remet entre ses enfans.

W E L D O N E.

Et vous vous êtes déterminé sans regret à te priver de ce don si flatteur à l'homme, de pouvoir exprimer sa pensée ?

## 12. L'ÉLÈVE DE LA NATURE,

J O H N S O N .

Je le voulais du moins ; mais une inconscience, de ma part le rendit plus savant que je ne l'aurais désiré.

S M I T .

Comment ?

J O H N S O N .

Un jour, mes gens, en lui faisant passer sa nourriture ordinaire, la lui retinrent un peu pour s'amuser de son impatience ; je vis que cela allait lui inspirer de la colère : pour l'éviter je dis fort haut : *Qu'on le laisse en repos.* A l'instant mes gens obéirent ; mais mon fils frappé de ces sons, qui pour la première fois se faisoient entendre à son oreille, les retint si bien ! que depuis ce moment, sans s'imaginer ce qu'ils signifient, il répète sans cesse, à tort & à travers, *qu'on l'aïsse en r'pos.*

W E L D O N E .

Vous n'avez point à craindre ici qu'il en apprenne davantage ; mais si quelques beautés habitaient cette île, il n'ignorerait pas long-tems l'usage de la parole.

J O H N S O N .

Je suis venu il y a près d'un an visiter ces lieux ; ils sont inhabités, & il n'y a aucun danger pour sa vie ; car aucune bête sauvage n'y fait sa résidence.

C O M É D I E. 13

Une mare d'eau douce que j'ai découverte ici près lui servira à se désaltérer; les fruits de ces arbres le nourriront : j'ai rempli sa cage de vivres pour quelque tems ; j'y ai joint des hardes dont l'industrie lui donnera les moyens d'en faire usage ; & je ne puis qu'espérer de le revoir , dans quelques années , instruit par son instinct & la nature comme je desiro qu'il soit.

W E L D O N E.

Votre épreuve est belle , Johnson ; mais je pense que si vous eussiez amené avec lui une compagne de son âge , vous auriez encore mieux fait.

J O H N S O N.

Que dites-vous , Weldone ? avez-vous oublié que mon projet est que la nature seule . . . . .

W E L D O N E.

La nature , la nature ! & qu'elle autre qu'une jolie femme peut mieux enseigner à jouir des droits de la nature ?

J O H N S O N.

Votre plaisanterie est déplacée , mon cher ; d'ailleurs mon fils , après avoir long-tems ignoré l'existence de ce sexe charmant , en connaîtra les charmes avec un plaisir plus vif. Mais c'est trop nous entretenir ici ; mon fils pourrait sortir de sa cage & nous

## 24 L'ÉLÈVE DE LA NATURE,

apercevoir : il faut éviter une rencontre qui ferait évanouir en un instant des années de peines & de soins que j'ai pris de son éducation naturelle. Le vent est favorable, regagnons notre bâtiment, & mettons à la voile sans différer. —

( Ils sortent en regardant derrière eux, si l'Élève ne s'offre point à leurs regards. )

---

## SCÈNE II.

ZÉLIE *sortant de sa Cabane un arrosoir à la main.*

LE soleil a déjà gagné le pied de notre cabane ; il y a plus de trois heures que mon tendre père est allé dans le bois voisin visiter notre petit bercail : il est tems aussi, belles fleurs, que je verse dans votre sein l'onde pure & fraîche que je vous dois chaque jour. —

( Elle arrose ses fleurs. )

Le soin que je prends de ces fleurs est bien récompensé. Comme elles s'embellissent sous mes yeux ! — Non-seulement ma vue est réjouie par leur éclat ; mais encore le parfum qu'elles répandent porte le plaisir dans tous mes sens. — Quelles mances dé-

COMÉDIE. 15

licates ! quelle variété dans leurs couleurs ! Non ,  
jamais je ne fus plus heureuse : & que manque-t-il  
à mon bonheur ? De perfides associés avec lesquels,  
mon père & moi , nous traversions les mers pour  
aller augmenter notre fortune , nous trahirent &  
nous délaissèrent dans cette Ile avec quelques men-  
bles, propres à nous procurer l'existence , & empor-  
tèrent nos richesses : hé bien , nous y sommes établis,  
nous y vivons satisfaits de notre médiocrité , loin  
du tumulte des Villes , où le chemin qui conduit  
au plaisir est toujours un précipice couvert de fleurs.

( Elle continue d'arroser ses fleurs. )

EUPHÉMION, dans la coulisse.

Zélie ?

ZÉLIE.

Mon père.

EUPHÉMION.

Viens ma bonne amie , viens m'aider.



S C È N E I I I.

ZÉLIE, EUPHÉMON, *portant une grosse liasse de branches sèches sur son épaule droite, & un nid dans sa main gauche ; il donne sa liasse à Zélie qui court au-devant de lui.*

E U P H É M O N.

T I E N S, ma chère enfant, porte cela dans notre cabane, les beaux jours feront-bien-tôt passés ; & tandis que nous en avons le loisir, il nous faut faire une provision de bois suffisante pour nous mettre pendant l'hiver à l'abri de tes frimats.

Z É L I E, *revenue de porter le bois dans la Cabane.*

Qu'avez-vous donc là ?

E U P H É M O N.

Tiens, c'est un nid que j'ai trouvé dans mon chemin ; je me suis douté qu'il te ferait plaisir, & je te l'apporte.

Z É L I E *le prenant.*

Que vous êtes bon ! les pauvres petits, comme ils

ils dorment ! allez , vous ne manquerez de rien avec moi . Et pourrai-je ne pas en avoir le plus grand soin , quand chaque fois que ma main leur portera leur nourriture , ils me rappelleront celui de , qui je les tiens . Mais à quoi pensé-je ? Ah ! pardon , mon père , votre présent me faisait oublier que vous devez avoir chaud ( *elle pose le nid sur un banc.* ) ; demeurez-là mes amis , une fois mon premier devoir rempli , je penserai à vous . ( *Elle entre dans la Cabane.* )

EUPHÉMION.

L'aimable enfant ! les qualités de son âme égalent ses attraits . C'est une plante précieuse qui brille de tout l'éclat de la rose .

ZÉLIE , sortant de la Cabane & apportant une  
bouteille d'osier.

Tenez , buvez un coup , cela vous remettra . ( *Il boit.* )  
Notre bercail augmente-t-il ? nos pigeons ont-ils fait des petits ?

EUPHÉMION.

Non , ma Zélie , pas encore ; mais réjouis-toi , ils ne tarderont pas à en avoir . J'ai visité trois de leurs couvées , qui n'attendent que le moment d'éclorre .

ZÉLIE.

Ils auront des petits !

B

18 L'ÉLÈVE DE LA NATURE,

EUPHÉMION.

Oui ma bonne amie.

ZÉLIE *soupirant.*

Qu'ils sont heureux !

EUPHÉMION.

Tu soupîres ?

ZÉLIE.

Ces petits êtres ont la douce satisfaction d'augmenter leur société ; & nous, nous sommes condamnés à toujours ne vivre que nous deux.

EUPHÉMION *étonné.*

Que signifie ce langage ! tu ne m'as point encore parlé de la sorte ; est-ce que la présence de ton père cesserait de t'être agréable ?

ZÉLIE, *avec l'expression de la plus forte tendresse.*

Ah ! mon père , que dites-vous ? rejetez cette pensée bien loin , elle est indigne de votre Zélie. Je vous chéris , je vous chérirai toujours..... Mais les Dieux m'ont fait un cœur.....

EUPHÉMION.

Et tu-es femme , ja t'entends. Cependant seuls ici , je ne vois pas quel objet peut avoir fait naître dans ton cœur les desirs dont tu sembles agitée.

ZÉLIE.

Vous m'avez dit vingt fois ; & vous me répétiez encore hier , qu'un époux tendre & fidèle faisait le bonheur d'une vertueuse épouse ; ce propos a troublé mon sommeil pendant toute la nuit ; comme je désirais ardemment cet époux , un être que je n'ai jamais vu s'est offert à mes regards ; j'ai fait un effort pour le retenir... Hélas ! ce n'était qu'une ombre que mon imagination enflammée m'offrait pour me séduire.

EUPHÉMION.

Je reconnais bien-là ton sexe , en pareille circonstance son imagination fait bien des progrès en peu de tems.

ZÉLIE.

Oh ! il me faut un époux , je le sens ; mon cœur éprouve un vuide.....

EUPHÉMION.

Le tems seul peut t'amener ce que tu désires.

ZÉLIE.

- Pourquoi ?

EUPHÉMION.

Quelle demande ! Ah ! ma Zélie , je m'aperçois que l'Amour commence à maîtriser tes sens. Com-

B 2

20 *L'ÉLÈVE DE LA NATURE,*

ment veux-tu que je te trouve un époux, puisque nous ne sommes que nous deux dans cette île ?

Z É L I E.

*(Avec la plus grande naïveté.)*

Comment ? rien de plus facile : devenez mon époux.

E U P H É M O N *autant troublé qu'étonné.*

Moi ! ton père ? Tu es dans le délire.

Z É L I E *naïvement.*

C'est donc impossible ?

E U P H É M O N.

Sans doute, l'époux qu'on prend doit être un tiers indépendant de la famille de la moitié qu'on se choisit.

Z É L I E, *avec l'expression d'un cœur oppressé.*

Ah ! nature, cruelle nature ! pourquoi donc nous donnes-tu des sentimens que nous ne pouvons satisfaire. . . . Mais vous me parliez tout-à-l'heure d'amour, que veut dire l'amour ?

E U P H É M O N.

C'est ce trouble que tu ressens à présent.

Z É L I E.

Et ce charme que j'éprouvai cette nuit en voyant

cet inconnu qui m'apparut en songe, est-ce aussi de l'amour ?

E U P H É M O N.

Oui, c'en est le bonheur.

Z É L I E *avec une vivacité mêlée de joie.*

Ah ! mon père, à en juger par l'illusion qui m'a séduite, que le bonheur de l'amour doit être doux en réalité. (*avec intérêt.*) Et dites moi, un époux nous fait-il goûter ce bonheur ?

E U P H É M O N.

Oui, ma Zélie.

Z É L I E *naïvement.*

Et que fait-il pour cela ?

E U P H É M O N.

Il nous aime bien.

Z É L I E.

Mais mon Agneau m'aime bien, j'en suis sûre, & il ne me procure pas ces douces émotions que ce songe m'a fait éprouver. Il faut qu'il y ait encore autre chose que vous vous obstinez à me cacher. D'ailleurs l'objet que j'ai vu cette nuit n'était point du tout fait comme mon Agneau..... Vous ne dites rien ?

B 3

22 L'ÉLÈVE DE LA NATURE,

EUPHÉMION *à part.*

Elle m'embarraße beaucoup. Rentre, ma chère Zélie, dans un autre moment nous parlerons de cela.

ZÉLIE *d'un air mortifié.*

Vous voulez me laisser dans l'ignorance, mais vous avez beau faire, au milieu de votre air embarrassé à me répondre, je devine que c'est cette différence de mon Agneau, à cet objet qui m'a apparu, qui procure toute la volupté que j'ai ressentie.

EUPHÉMION.

Nous parlerons de tout cela, te dis-je, une autre fois : je suis fatigué, j'ai besoin de repos, entrons dans notre Cabane. Viens, ma bonne amie, viens.

*Il entre dans la Cabane.*

ZÉLIE *le suit des yeux, & ensuite dit cette tirade, avec beaucoup d'agitation.*

L'obstination de mon père met mon cœur dans un cruel embarras ! il faut que je m'instruise sans lui. Car je suis assurée que la différence d'un époux à un Agneau est plus grande qu'il ne veut me le faire accroire.

*Elle entre dans la Cabane.*



## SCÈNE I V.

— L'ÉLÈVE DE LA NATURE paraît en traînant avec lui sa cage (\*); il est frappé de l'éclat du soleil, il porte la main à ses yeux; il s'étonne de voir la mer, les arbres; il fouille dans sa cage, en tire différens habillemens, s'en accoutre grotesquement; il passe une chemise dans chacune de ses cuisses, la lie avec les manches; plie ses bas en trois ou quatre, s'en fait des sandales qu'il lie avec ses jarretières; met ses souliers comme des gants; se saisit d'une grosse branche d'arbre, sur laquelle il s'appuie, & marche ainsi.

Il s'approche de la Cabane d'Euphémon; il se voit dans le miroir qui est attaché à la por-

---

(\*) Cette cage doit être de la hauteur de l'Élève de la Nature, faite en planches & fermée de toutes parts. Il doit y avoir au milieu un anneau dans lequel est passée une corde que tire à lui l'Élève lorsqu'il entre; cette corde est censée avoir été employée à attacher sa cage à quelqu'endroit de l'île. Lorsqu'il paraît avec cette cage, elle doit tomber sur un des côtés & laisser voir une ouverture que les efforts qu'il a faits en la traînant ont facilitée.

24 L'ÉLÈVE DE LA NATURE,

*te : à son aspect il reste interdit , & lui dit , qu'on l'aïsse en r'pos ; voyant que rien ne lui répond , il jette son bâton , ses souliers , s'avance vers son image , veut la saisir , jette le miroir à terre , & est fort étonné de ne plus rien voir.*

*Un nid s'offre sous sa main , il s'en saisit , veut toucher aux petits , ils crient , cela lui fait peur , il laisse tomber le nid , & le menace du poing. Il se retourne , apperçoit le filet , s'en approche avec précipitation , y entre , en considère les mailles ; une botte d'herbes aromatiques est à terre , il s'en empare pour les manger ; ces racines qui n'étaient là que pour attirer les bêtes fauves , font en les remuant tomber le filet , & agiter une sonnette qui avertit Euphémon qu'il y a quelque chose de pris.*



---

**SCÈNE V.**

**L'ÉLÈVE** *dans le filet.* **EUPHÉMON**  
*accourant.*

**EUPHÉMON.**

**N**ous avons quelque chose de pris. Ciel ! — un Sauvage ! — Zélie, ma Zélie, nous sommes perdus ! — Vite apporte-moi des armes —

*L'Elève fait des efforts pour sortir du filet en criant :*  
ha ! hou, hi, oh ! &c.

---

**SCÈNE VI.**

**ZÉLIE, EUPHÉMON, L'ÉLÈVE.**  
*dans le filet.*

**ZÉLIE** *portant deux épées.*

**E**N voici, qu'est-il donc arrivé ?.... Ah !

**EUPHÉMON.**

Donne-moi une épée & défends-toi avec celle qui  
re reste.

26 L'ÉLÈVE DE LA NATURE,

ZÉLIE marquant son étonnement & sa crainte.

Contre qui ?

EUPHÉMON.

Et ne le vois-tu pas ? contre ce Sauvage qui vient sans doute ici pour nous dévorer.

ZÉLIE.

Oh ! Ciel !

EUPHÉMON.

Il est en notre pouvoir, il faut punir son audace. Avançons.

ZÉLIE d'une voix entrecoupée.

Je ne puis.

———— Euphémon avance fièrement vers le filet, l'Élève voyant qu'on vient à lui, fait un effort, arrache le filet, en s'ore ; mais l'aspect de Zélie l'arrête dans sa course ; tout-à-coup il s'en approche vivement, elle recule effrayée, Euphémon se met audevant de sa fille & donne un coup d'épée à l'Élève qui alloit se précipiter sur elle. La douleur qu'il ressent lui arrache un cri, il fait un geste furieux à Euphémon, se retourne tendrement du côté de sa fille, à qui l'épée tombe des mains ; à l'instant l'Élève tombe à ses genoux, prend sa main & la caresse —.

## ZÉLIE.

Voyez, mon père, qu'il est doux ! & vous l'avez blessé.

EUPHÉMION.

Cette douceur m'étonne ! va, Zélie, rassure-toi, sa blessure est peu de chose ; fais-le asseoir sur ce banc, lie lui les mains crainte de surprise ; quelques simples que je vais cueillir auront bien-tôt étanché son sang.

( Il sort. )

## SÈNE VII.

ZÉLIE, L'ÉLÈVE.

ZÉLIE *émue & avec joie.*

Relève-toi, va, mon ami, j'aurai soin de toi.

*Zélie fait asseoir l'Élève sur un banc de bois, & tenant à sa main un ruban, lui dit :*

Donne-moi tes mains que je les attache.... Bon, comme il se laisse faire ! Ne m'en veux pas au moins. Tu n'as pas l'air méchant ; mais souvent on est trompé par les apparences.



S È N E V I I I.

ZÉLIE, L'ÉLÈVE, EUPHÉMON,  
*accourant.*

EUPHÉMON.

Ah ! Zélie , rassurons-nous , ce jeune homme est  
Anglais.

ZÉLIE *avec joie.*

Comment le savez-vous ?

EUPHÉMON *lui montrant une planche de cuivre  
qu'il porte sous son bras.*

Par cette inscription que je viens de trouver près  
de cette Cabane , dans laquelle il a sans doute été  
apporté dans cette Isle , pour y être abandonné ainsi  
que nous. Tiens , aies soin de sa blessure , pendant  
ce tems je vais t'en faire la lecture.

Z É L I E.

Il est Anglois , que je suis contente !

L' É L È V E.

Qu'on l'aïsse en r'pos ?

Z É L I E.

Il parle , je crois.

## EUPHÉMION.

Écoute. ( *Il lit :* )

*Le 6 Février de l'année 1781 , fut remis ici entre les mains de la nature , & pour y être l'objet d'une expérience qui peut devenir utile , FRANÇOIS JOHNSON , né à Londres le 15 Juin 1758 ; il n'avait encore habité qu'une cage de bois fermée de toute part , & n'avait jamais vu personne lorsqu'il fut amené dans cette Isle.*

Z É L I E , *le regardant tendrement.*

Le pauvre garçon !

## EUPHÉMION.

Défais lui ses liens ; ils deviennent inutiles. Le Ciel nous envoie cet infortuné , pour partager avec nous cette solitude , & nous la rendre plus agréable.

Z É L I E , *lui détachant les mains.*

Mon ami , te souviendras-tu toujours de ce que je fais pour toi ; m'aimeras-tu toujours ?

( *L'Élève la caresse.* )

## EUPHÉMION.

Je vais préparer notre dîner ; pendant ce tems ; Zélie , amuse-toi à lui donner quelques notions de notre langue. Je puis te laisser avec lui , je crois , sans craindre aucun danger ?

Z É L I E.

Oh ! oui mon père , foyez bien tranquille.

30 L'ÉLÈVE DE LA NATURE,

EUPHÉMION.

Je ne tarderai pas à venir vous chercher.

( Il entre dans la Cabane. )

---

SCÈNE IX.

ZÉLIE, L'ÉLÈVE.

ZÉLIE, *se mettant à ses côtés.*

O H ! ça mon bien-aimé , je vais t'apprendre à prononcer ce que je desire tant de m'entendre dire par ta bouche ! écoute-moi , & retiens bien. *Elle lui met la main sur sa bouche , en disant :*

Zélie. ( *Elle ôte sa main.* )

L'ÉLÈVE *répète.*

E . . . lie.

ZÉLIE.

Zélie.

L'ÉLÈVE.

E . . . . lie.

ZÉLIE.

Que tu me plais !

L'ÉLÈVE.

Que tu . . . . m'plais.

ZÉLIE.

Combien je t'aime !

COMÉDIE. 31

L'ÉLÈVE

On... in... j'aime.

ZÉLIE.

M'aimes-tu de même? A toi.

L'ÉLÈVE.

A toi.

ZÉLIE *impatiente*.

Non.

L'ÉLÈVE.

Non.

ZÉLIE *lui ferme la bouche*.

M'aimes-tu de même?

L'ÉLÈVE.

Aim.... tu.... de.... mêm?

ZÉLIE.

Oui, mon ami, & je t'aimerai toujours.

L'ÉLÈVE.

Oui, aimerai.... toujours.... qu'on l'aiffe en  
r'pos.

ZÉLIE.

Ce n'est pas cela. Répète après moi. Me feras-tu  
toujours fidèle?

L'ÉLÈVE.

Qu jour idèle.

32. *L'ÉLÈVE DE LA NATURE,*

Z É L I E.

Oui mon ami, oui toujours.

L'É L È V E.

Mon.... on.... ami.... oujour.

Z É L I E.

Tu m'aimes donc ?

L'É L È V E.

U.... aim.... donc ?

Z É L I E.

Oh ! oui bienfort.

L'É L È V E.

Oh !... i.... infort.

Z É L I E.

Bienfort !

L'É L È V E.

Binfort ! idèle, Élie, toujours, bienfort.



SCÈNE

## SCÈNE X.

*Les mêmes*, EUPHÉMON.

EUPHÉMON.

**F**ORT bien, ma belle amie, fort bien ! notre nouveau venu profite entre tes mains.

ZÉLIE.

Oh ! oui, mon père, & je fais sûre qu'en moins de trois leçons il fera aussi habile que moi. N'est-ce pas, mon ami ?

L'ÉLÈVE.

Bienfort.

EUPHÉMON.

Venez dîner, venez mes enfans ; le soleil a déjà gagné ces monts ; il est bientôt trois heures : ton protégé a retardé l'heure ordinaire de notre repas ; mais qu'importe, nous en dînerons avec plus d'appétit. Le plaisir d'obliger est un charme si doux pour une âme sensible, qu'elle oublie le sien propre pour s'occuper de celui des autres.

C

34 L'ÉLÈVE DE LA NATURE,

Z É L I E à l'Elève, en le faisant passer devant elle.

Avance, mon ami, avance.

L'ÉLÈVE.

Bienfort. (*Il la caresse.*)

Z É L I E.

Comme il me carresse ! Ah ! mon père, mon rêve est réalisé. (*Ils entrent tous trois dans la Cabane.*)

L'ÉLÈVE *entrant dans la Cabane.*

Toujours, bienfort, qu'on l'aïsse en r'pos.

---

SCÈNE XI.

JOHNSON, WELDONE, SMIT,

*Suite de Matelots.*

JOHNSON,

**N**ON, mes amis, vos instances sont inutiles ; mon cœur s'y refuse : je ne puis quitter ces lieux, un trouble que je ne peux définir me retient ici malgré moi.

WELDONE.

Mais, Johnson, vous n'y pensez pas, les choses sont maintenant trop avancées pour . . . . .

JOHNSON.

Eh ! voilà les remords qui me déchirent ! mais il est encore tems de les apaiser ; mon fils est ici ; il n'a point eu le tems de s'éloigner de cette Isle ; je veux me montrer à lui , le presser dans mes bras, & le remener dans sa patrie.

SMIT.

Voici sa cage ; mais il est parti. Où le trouver ?

JOHNSON.

Suivez-moi, je découvrirai facilement l'asyle qu'il aura choisi aux mouvemens que mon cœur éprouvera à son approche. (*Ils font quelques pas.*)



SCÈNE XII.

*Les mêmes*, EUPHÉMON.

EUPHÉMON.

J'AI cru avoir entendu parler ; que pourrait-ce être ? . . . . . Que vois-je ? un Anglais !

JOHNSON.

Un homme ici ! Je croyais cette île déserte.

EUPHÉMON.

Je l'habite depuis plusieurs années que des amis perfides m'y abandonnèrent ; venez-vous pour ajouter à mon malheur ?

JOHNSON.

Ne craignez rien, un fils, objet de ma tendresse, est seul la cause de mon arrivée dans cette île.

EUPHÉMON.

Un fils, dites-vous ?

JOHNSON.

Oui.

EUPHÉMON.

Jeune ?

JOHNSON.

De vingt ans.

EUPHÉMON.

Nud, abandonné ?.....

JOHNSON.

Hélas ! oui.

EUPHÉMON.

C'est votre fils ?

JOHNSON.

Pourquoi toutes ces questions ; l'auriez-vous vu ?

EUPHÉMON.

Il est dans cette Cabane,

JOHNSON.

Et par quel heureux hazard ?.....

C 35

38 L'ÉLÈVE DE LA NATURE,

EUPHÉMON.

L'Amour l'attendait dans ce piège, pour le conduire  
aux genoux de ma Zélie.

JOHNSON.

Comment ?

WELDONE.

Quelle est cette Zélie ?

EUPHÉMON.

C'est ma fille.

WELDONE.

Elle est jolie ?

EUPHÉMON.

C'est l'image d'une des plus belles fleurs du Prin-  
tems.

SMILE, à Johnson.

Je ne m'étonne plus, mon ami, si notre jeune  
homme s'est pris dans ses filets : la vue d'un objet ai-  
mable opère une furieuse révolution sur le cœur d'un  
homme naturel.

WELDONE.

Oui : à son âge la beauté est un aimant auquel  
une puissance irrésistible nous attache fortement.

JOHNSON.

Laissez-moi me jeter dans ses bras.

S M I T.

Non, croyez-moi, préparons-le doucement à une surprise qui trop précipitée pourroit être funeste à son cœur encore étranger aux grandes sensations.

E U P H É M O N.

Bien dit. . . . . Enfonçons-nous sous ces arbres, je vais appeler ma fille : sûrement il la suivra, & la présence de Zélie adoucira le coup violent que votre aspect va porter dans son âme.

W E L D O N E, à *Euphémon*.

Votre réflexion est excellente; mais croyez-moi, faisons-en usage au plus vite; car tandis que nous dissertons, nos deux Amans emploient peut-être mieux leur temps.

E U P H É M O N.

Monsieur a raison; ma fille est séduisante, votre fils est jeune, & l'Amour qui est son interprète auprès d'elle, pourrait bien en ce moment lui faire éprouver un sentiment plus doux que celui que nous voulons lui ménager. Suivez-moi (*il appelle*) Zélie. (*Ils se cachent.*)

SCÈNE XIII.

ZÉLIE *sortant de sa Cabane , ayant une  
bouteille & un verre à la main.*

**M**E voici . . . . . mon père', où donc êtes-vous ?  
Je croyais qu'il m'avait appelée. Sans doute, il est  
allé à son ordinaire à la découverte de quelques Vaif-  
seaux François : tiens , tiens , mouton , mouton ; viens  
vîte mon ami , viens ici.

---

SCÈNE XIV.

L'ÉLÈVE, ZÉLIE.

L'ÉLÈVE, *tenant une guitarre.*

**B**IENFORT,

ZÉLIE.

Viens . . . . . Qu'as-tu donc là ? . . . . Ah ! il ne faut  
pas toucher à cela mon mouton , tu pourrais le casser :  
donne , donne à ta Zélie.

L'ÉLÈVE, *touchant sur les cordes.*

Je t'aime.

## ZÉLIE.

Oui, oui : une autre fois je te montrerai à jouer de cet instrument. A présent il faut achever notre dîner.

*(Air : elle prend la guitarre , la pose à terre , s'assied sur le banc. L'Élève se met à genoux devant elle ; elle lui fait manger des fruits qu'elle tire de sa poche : elle lui donne à boire d'une liqueur qu'il recrache à l'instant la trouvant trop forte : il va à un arbre , en arrache un fruit , mord dedans , le trouve bon , & l'offre à Zélie. Elle le mange ; quand elle est prête à porter le dernier morceau à sa bouche , l'Élève le lui arrache , & le mange.)*

## ZÉLIE.

Comment vous prenez le dîné de votre Zélie ; si que c'est vilain ! je ne vous aime plus.

L'ÉLÈVE *la caressant.*

Qu'on l'aïsse en r'pos, qu'on l'aïsse en r'pos.

## ZÉLIE.

A la bonne heure ; je te pardonne : mais tu ne le feras plus ?

## L'ÉLÈVE.

Toujours bienfort.

## 42 L'ÉLÈVE DE LA NATURE,

Z É L I E.

Je vais te jouer un air de guitare, feras-tu content ?

L' É L È V E.

Idele.

(*Air : Zélie pince un air de guitare ; l'Élève l'écoute avec le plus grand étonnement, baise les mains de Zélie de temps en temps, appuie son oreille sur l'instrument, paraît transporté, se lève tout-à-coup, & danse en chantant, qu'on l'aille en r'pos. Zélie saisit l'instant où il est tourné pour rentrer précipitamment dans sa Cabane, en disant :*)

Z É L I E.

Voyons ce qu'il fera quand il ne me verra plus.

---

## S C È N E X V.

EUPHÉMON, JOHNSON, SMIT,  
WELDONE, au fond du Théâtre.

L' É L È V E.

(*Il continue de sauter, puis revient à Zélie, qu'il ne trouve plus : il court en appelant partout*)

Élie, Élie, Élie.

Z É L I E dans la Cabane.

Mouton.

L'É L È V E sautant, allant dans la Cabane.

Toujours, toujours, toujours.

J O H N S O N, l'arrêtant par le bras.

Mon fils !

L'É L È V E étonné.

Où ? ( Il s'arrache des bras de son père. )

J O H N S O N, idem.

Mon cher Johnson !

L'Elève reste un moment immobile en regardant son père.

Z É L I E dans la Cabane.

Mouton, mouton.

L'Elève à la voix de Zélie fait un effort pour quitter son père, puis revient par un mouvement naturel, se presser sur son sein, en s'écriant d'une voix oppressée :

L'É L È V E.

Qu'on l'aïsse en r'pos.



44 L'ÉLÈVE DE LA NATURE,

---

SCÈNE XVI, & dernière.

Les mêmes, ZÉLIE.

ZÉLIE.

Tu ne veux donc pas venir ? Ciel !

JOHNSON.

N'ayez aucune peur ; je ne condamne point l'amour que vous avez pour mon fils ; il est digne de votre tendresse.

ZÉLIE.

Votre fils !

EUPHÉMON.

Oui, ma bonne amie.

ZÉLIE.

Mais, Monsieur, par quelle aventure . . . .

JOHNSON.

Permettez qu'un autre moment soit employé à vous en instruire : la joie que je ressens m'en empêcherait maintenant.

L'ÉLÈVE *caressant alternativement Zélie & son père.*

Zélie, bienfort, qu'on l'aïsse en r'pos, j' t'aime.

J O H N S O N.

Mais à ce qu'il me paraît, mon fils a fait bien des progrès depuis ce matin.

E U P H É M O N, *montrant sa fille.*

Voilà son Maître.

Z É L I E, *montrant l'Elève.*

Et en amour, voilà le miën.

J O H N S O N.

Je m'en fuis douté. Voilà ce que c'est que de passer sa jeunesse sans connaître l'Amour; la première femme qui s'offre à nos regards, il nous en coûte notre liberté.

W E L D O N E.

Eh ! mon ami, peut-on la regretter, quand on la perd en si bonne compagnie.

J O H N S O N.

Mon bonheur serait imparfait, si je ne faisais point celui de mon fils. (*à Euphémon.*) Ces deux Enfans s'aiment; voulez-vous m'en croire, unissons-les.

46 L'ÉLÈVE DE LA NATURE,

EUPHÉMION.

Ma fille est bien jeune, & votre fils a si peu d'expérience . . . . .

WELDONE.

Avec un objet aussi aimable que Zélie, il en aura bientôt acquis.

EUPHÉMION, à Zélie.

Serais-tu contente qu'il fût ton Epoux ?

ZÉLIE.

Tous mes desirs setaient remplis.

EUPHÉMION à l'Elève.

Et toi ?

L'ÉLÈVE.

Qu'on l'aissé en repos.

ZÉLIE, à l'Elève.

Veux-tu m'épouser ?

L'ÉLÈVE.

Toujours, bienfort.

JOHNSON.

Le langage le plus éloquent est celui de la nature; consentez à leur union.

## EUPHÉMION.

Votre choix m'honore , & je pense que lorsque nous nous connaissons mieux, nous n'aurons qu'à nous en féliciter.

## JOHNSON.

Vous me le confirmez de plus en plus : belle Zélie , regardez-le donc déjà comme votre Époux. Aussi-tôt votre mariage célébré à Londres , nous reviendrons nous fixer dans cette île , où nous avons trouvé le bonheur. (*aux Matelots.*) Vous , mes amis , prenez part à notre joie ; que cette heureuse journée finisse par une réjouissance générale , & répétez souvent que si les Dieux commandent dans l'Olympe , il n'est rien sur la Terre qui ne fléchisse sous le sceptre de la Beauté.

*On danse.*

---

*Lu & approuvé l'impression. A Paris le 29 Janvier 1781. SUARD.*

Vu l'approbation , permis de représenter & imprimer. A Paris ce 17 Mars 1781.

LENOIR.

---

De l'Imprimerie de CLOUSIER , rue St.-Jacques.